

« Le dit de Nicolas Vanier »

M. Nicolas Vanier, aventurier du Grand Nord, écrivain et cinéaste, a répondu aux questions de trois élèves du journal ASIA, lors de sa venue au Lycée franco-japonais de Tokyo, le mardi 11 novembre 2008. Après avoir rappelé ses rêves de jeunesse, « le voyageur du froid » a évoqué ses expéditions débutées en Laponie et poursuivies dans les contrées enneigées comme la Sibérie. Parrain du « Grenelle de l'environnement dans l'Education nationale », Nicolas Vanier a présenté l'action « L'École agit ! » en encourageant les élèves des lycées français de l'étranger à œuvrer en faveur du développement durable.

Elève, vous étiez déjà passionné par les pays du Grand Nord. Vos études ont-elles nourri cette passion ou vous sont-elles apparues comme un « frein » à vos rêves ?

Nicolas Vanier - Je cherche depuis longtemps à savoir d'où me vient cette passion pour ces pays là, ces espaces de neige. Dès que j'ai commencé à savoir lire, je me suis intéressé aux livres qui parlaient du Grand Nord, des Inuits, des Indiens. J'avais ces rêves que je ne partageai avec aucun des enfants qui étaient dans ma classe. Mes rêves me paraissaient très spéciaux, un peu extraordinaires. Mes copains rêvaient d'être footballeurs, d'être ceci, cela ... Pas d'aller traverser la Sibérie en traîneau à chiens ! J'ai un souvenir de l'école où j'étais en fait assez malheureux par rapport à cette passion parce que je pensais qu'elle n'était pas réalisable.

C'est pourquoi, à chaque fois que j'ai la chance de rencontrer des jeunes, je leur dis : « Si vous avez des rêves aussi incroyables et ambitieux soient-ils, que ce soit des rêves professionnels, des rêves culturels, des rêves sportifs ..., surtout il faut y croire. Il ne faut pas refréner son rêve. » L'important, c'est d'avoir une passion. Je pense que c'est le moteur de la vie. Parce que s'il y a bien une chose qui est merveilleuse à vos âges, c'est que tout est possible. Tout !

Quel regard vos parents portaient-ils sur votre passion singulière pour ces grands horizons ?

J'ai eu la chance que mes parents n'aient jamais cherché à freiner mes rêves. Ils m'ont dit que c'était important d'avoir un cheminement parallèle et de mettre en œuvre tout ce qui était possible pour réaliser ce rêve. Parfois, étant jeune, j'avais l'impression qu'il fallait que j'envoie tout balader et que je parte.

Mais j'ai eu aussi la chance d'avoir des parents qui m'ont imposé de poursuivre des études afin d'avoir un « bagage minimum ». Je pense que ça m'a ouvert l'esprit. Il y a un certain nombre de matières qui, même si elles ne m'ont pas été utiles pour traverser les grandes étendues sauvages en traîneau, m'ont permis de monter tous mes projets avec sérieux. Donc, je ne considère pas que le temps passé à faire des études ait été une perte de temps. Bien au contraire !



Nicolas Vanier, « le voyageur du froid » devant la calligraphie de Kan (le froid) © ASIA

Quel a été votre premier voyage dans le Grand Nord ?

Le tout premier, j'avais 16 ans. C'était en Laponie, une région au nord de la Finlande. Parce que c'était le Nord le plus proche de la France. Le moins cher surtout car à l'époque je n'avais pas un sou. Heureusement, il existait la carte « Interail » de la SNCF qui, avec un prix modique, permettait de voyager pendant un mois où on voulait en Europe. Je suis donc parti en train, avec un sac à dos et je suis descendu à une des toutes dernières gares qui s'appelaient « Kiorin ». Presque située sur le cercle polaire. De là, je suis parti dans les grands espaces, les hauts plateaux lapons à la rencontre des éleveurs de rennes. C'était ma première « rencontre » avec des peuples qui vivaient dans le Nord.

Quand je suis revenu de ce voyage-là, j'espérais presque que cela allait un petit peu freiner ma passion. Assez souvent, lorsqu'on a des rêves et qu'on les réalise - ou qu'on rêve de rencontrer quelqu'un et qu'on le rencontre -, on est un petit peu déçu. On idéalise toujours ce à quoi on rêve. Avec ce périple, en fait, c'est l'inverse qui s'est produit. Je suis rentré encore plus motivé pour découvrir de nouveaux horizons. Depuis ce voyage, je n'ai jamais cessé de repartir. Indéfiniment.



Agathe Bollecker interviewant Nicolas Vanier.

Les Japonais sont souvent présentés comme un peuple proche de la nature. Que pensez-vous de cette opinion ?

Je ne suis pas un grand connaisseur du Japon. J'y suis venu la première fois, il y a deux ans, pour la présentation de mon film « Le dernier trappeur ». J'ai été plutôt agréablement surpris par ce pays. J'avais une image stéréotypée qui faisait que je ne m'y serais pas rendu s'il n'y avait pas eu cette promotion. J'ai découvert un pays que j'ai trouvé très agréable, très propre, avec des gens très conviviaux. C'est un pays où, lorsqu'on arrive, on se sent bien ! Ce qui m'apparaît comme profondément ancré dans la culture japonaise, c'est le respect pour toute forme de vie, animale ou végétale. Les Japonais font partie de ces peuples qui, par rapport à leur passé, ont encore une relation à la nature très forte. Le Japon étant un pays industrialisé, il se pose évidemment la question environnementale. Mais je crois que le Japon, avec d'autres nations et sans doute plus qu'en France, a anticipé la demande, le besoin de produits écologiques. On voit bien les investissements faits dans beaucoup de secteurs industriels, dont celui de l'automobile. C'est très prometteur.

A l'époque de l'URSS, le président Mitterrand est intervenu auprès de son homologue Gorbatchev pour vous permettre de réaliser une première traversée de la Sibérie en traîneau à chiens, « L'Odyssée sibérienne ». Comment avez-vous pu intéresser le chef d'Etat français à ce projet ? De façon générale, la prise de conscience écologique des dirigeants politique est-elle suffisante ?

Enfant, j'avais le rêve de partir à la découverte de ce pays extraordinaire qu'est la Russie et de cette région sibérienne. Ce rêve venait du fait que ce pays était fermé aux étrangers, avant Gorbatchev. Lorsque l'on s'y rendait, il fallait donner son passeport, expliquer où on allait manger, dormir, sachant que toute la milice vous recherchait si vous n'étiez pas à l'hôtel à temps. L'idée même de pouvoir traverser la Sibérie semblait donc complètement irréaliste. Lorsque

Gorbatchev est arrivé, le pays s'est plus ouvert. J'ai donc commencé à monter ce projet. Je me suis rendu plusieurs fois à l'ambassade d'URSS, où l'on m'a expliqué que je devais arrêter de les harceler, que mon projet était impossible. Que même le ministre de la Défense ne pourrait pas me donner cette autorisation. Je me suis dit que la dernière personne qui pouvait m'aider à obtenir une autorisation de Gorbatchev était le président Mitterrand. Aujourd'hui, il me serait bien plus facile d'avoir accès au chef de l'Etat, mais à l'époque, je n'avais aucun contact. Donc, j'ai trouvé l'ami d'un ami qui connaissait le président. Et puis, de fil en aiguille, j'ai pu contacter François Mitterrand qui a pris son téléphone, a appelé Gorbatchev, et m'a fait délivrer cette autorisation tout à fait exceptionnelle, qui paraissait d'ailleurs complètement folle, pour traverser toutes ces régions interdites à l'époque. J'ai traversé de nombreuses zones sensibles en raison notamment de la présence de vestiges de goulag. Surtout, ce qui était complètement incompréhensible pour les Soviétiques, concernait, en plus du visa, mon autorisation spéciale de port d'arme. Non seulement, j'avais le droit de traverser en toute liberté ce pays fermé, mais en plus avec une arme !

Quant à la seconde partie de ta question, je pense qu'il se fait une prise de conscience progressive et très disparate en fonction des chefs d'Etat. Par exemple, le président américain [W. Bush] qui heureusement nous a quittés n'avait aucune conscience écologique. C'était un véritable « terroriste de la nature ». (...) En revanche, Michael Gorbatchev a été un précurseur et a très tôt parlé d'environnement. Aujourd'hui, il est devenu une nécessité, pour un homme politique, d'intégrer ces notions. Nous avons, depuis moins deux ans, en France, un ministre d'Etat qui s'occupe d'écologie, il ne faut pas l'oublier. Il y a peu encore, les ministres de l'écologie étaient tout en bas de l'échelle de la cotation des ministres, avec 0.3% du budget de l'Etat. Le ministre actuel de l'écologie a le pouvoir d'être transversal et de pouvoir agir sur les autres ministères. Depuis le protocole de Kyoto, on observe aussi une amélioration à l'échelle mondiale.



N. Vanier répondant aux questions de Matthieu Huber

En tant qu'ancien élève et père de famille, pensez-vous que l'école soit le meilleur vecteur de sensibilisation des jeunes au développement durable ?

Comme toujours, quand on parle d'éducation, il y en a deux. Celle que délivrent vos parents et celle que délivre l'école. Il est très important d'avoir, dès le plus jeune âge, une éducation à l'environnement à l'école. J'ai constaté, au travers des nombreuses opérations que j'ai pu faire avec le ministère de l'Education nationale qu'il y a, d'une façon générale, chez les professeurs, une véritable approche de ces notions-là. Un travail a été fait avant même que le développement durable soit, en quelque sorte, une « matière ». Il y a, sans doute, une part de vocation dans l'Education nationale car les enseignants sont des gens qui aiment leurs élèves. Je pense qu'ils sont des précurseurs puisqu'ils se sont rendus compte, un peu plus tôt que le grand public, que cette problématique serait la vôtre demain. Quand on parle d'environnement, ce sont surtout des problèmes à venir, auxquels vous, vous allez devoir faire face. Je pense que le corps enseignant a pris conscience de toutes ces notions-là et s'est mis à en parler assez tôt.



Emilie Mikura interviewant Nicolas Vanier.

Vous êtes le parrain du « Grenelle de l'environnement dans l'Éducation nationale ». Qu'espérez-vous des élèves des Lycées français de l'étranger dans la mobilisation en faveur de l'environnement ?

Aujourd'hui, la prise de conscience en faveur de l'écologie s'est généralisée. Il y a une vraie volonté, au ministère de l'Education nationale, d'essayer d'élargir les notions environnementales à toutes les matières. Je crois avoir un tout petit peu contribué aussi à cela depuis un ou deux ans. C'est pour cette raison, d'ailleurs, que j'ai monté cette opération « L'Ecole agit ». Je lui consacre beaucoup de temps et d'énergie. Mon souhait, mon rêve, c'est justement que cette opération devienne, en quelque sorte, mondiale. L'écologie, l'environnement, n'est pas une notion qui peut être seulement française ou japonaise. C'est un problème mondial. Donc à problème mondial, solution mondiale. On ne pourra jamais résoudre les questions environnementales si cela se limite à l'échelle d'un pays.

Dans un premier temps, on va essayer d'adapter « L'Ecole agit ! » à l'échelle européenne et au-delà, à l'échelle mondiale. Mais déjà, je sais que « L'Ecole agit ! » a débuté au Liban.

Je trouve extraordinaire de pouvoir donner la parole à cette génération qui se trouve à l'école, lui donner surtout les moyens de pouvoir faire des propositions pour essayer de régler ce problème qui va être le vôtre demain. Qu'il va falloir vivre sur cette petite terre, vivre le mieux possible mais malheureusement y vivre avec un héritage qui est tout de même un petit peu douloureux. Ce qui est important surtout, ce n'est pas d'évoquer les problèmes, c'est d'évoquer les solutions. J'espère, que vous allez participer à L'Ecole agit puisqu'on a de nombreuses écoles dans de nombreux pays qui déjà, en 2008, nous ont envoyé des projets et qui y travaillent encore. J'attends de recevoir, cette année, de beaux projets des écoles françaises d'Asie-Pacifique et du monde entier. A vous, les élèves, de nous faire part de vos ambitions, propositions et solutions !

Parallèlement à votre action d'ambassadeur de l'écologie, vous représentez en Asie une marque bien connue au Japon, la marque Aigle. Les élèves, qui sont aussi des consommateurs, sont sensibles à la notion « d'éthique sur l'étiquette » et aux produits soucieux de l'environnement. Comment avez-vous réussi à concilier la logique de marché de votre partenaire et le souci du développement durable ?

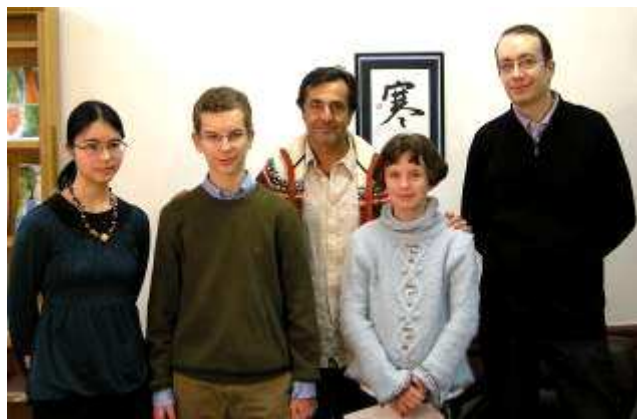
Souvent, je fais des conférences, des émissions. Et les gens me disent ensuite : « On vous a écouté, on vu un de vos films, c'est grave ce qui se passe, il faut que les hommes politiques, il faut que les industriels fassent quelque chose ! ». Ce à quoi je réponds toujours : « C'est l'individu qui doit commencer par faire quelque chose ». Je crois surtout beaucoup au consommateur. Je pense que c'est lui le maître du jeu, c'est lui qui régit le monde, que ce soit le monde industriel ou le monde politique. Aujourd'hui, on est dans une économie de marché où le consommateur est roi.



Dédicace de Nicolas Vanier dans le Livre d'Or du Dit d'Asie



Kan (le froid). Calligraphie japonaise de Ken Kopff © ASIA



Nicolas Vanier entouré, de gauche à droite, par Emilie Mikura, Matthieu Huber, Agathe Bollecker et Matthieu Séguéla (© ASIA)

« Le Dit de Nicolas Vanier »

Intervieweurs: Agathe Bollecker (5^e), Matthieu Huber (2nde), Emilie Mikura (Tle ES-OIB).

Calligraphe: Ken Kopff (1^{ère} S)

Réalisation : Fumihiro Asakura (enseignant de japonais), Farid El Khalki (informaticien), Kenji Hashimoto (technicien), Pascal Ritter (enseignant de philosophie), Matthieu Séguéla (enseignant d'histoire-géographie), Aurélie Signoles (documentaliste).

Conception et coordination du Dit d'Asie : M. Séguéla

« Le Dit d'Asie » est réalisé avec le soutien du Lycée franco-japonais de Tokyo et du Service culturel de l'Ambassade de France.

Remerciements : Mme Lydie Boureau-Coignac, Proviseur; M. Francis Maizières, Conseiller culturel adjoint; Mme Marie Rouvillois, Attachée de presse de Nicolas Vanier, Mme Marie-Andrée Jezequel, Directrice de communication d'Aigle, M. Frédéric Guiral, Directeur d'Aigle en Asie.



La calligraphie réalisée par Ken Kopff offerte à Nicolas Vanier

L'expression « Le dit de ... » est propre à l'Extrême-Orient et rappelle « Le dit du Genji » (*Genji monogatari*, chef d'œuvre de la littérature japonaise du X^e siècle) et « Le dit de Tianyi » (grand ouvrage contemporain de François Cheng, écrivain d'origine chinoise et Académicien français).



Nicolas Vanier, « le voyageur du froid » (© Nicolas Vanier)

« Le Dit d'Asie »

Profitant de la venue à Tokyo de personnalités de premier plan, des élèves de la rédaction japonaise d'ASIA les interrogent dans les domaines suivants :

- **l'Éducation :** la jeunesse et le parcours scolaire/universitaire de l'intervisé(e)
- **l'Histoire :** les événements dont la personnalité a été le témoin ou l'acteur
- **la Géographie :** la relation entretenue par la personne avec le Japon et l'Asie

L'invité(e) conclut sur un message qu'il/elle souhaite adresser aux élèves des lycées français de l'étranger.

Après relecture et autorisation par la personnalité interrogée, l'interview est publiée dans le journal ASIA et mise en ligne sur le site de l'AEFE-Asie. « Le Dit d'Asie » se propose de réaliser des interviews utiles aux élèves qui pourront ainsi découvrir le parcours scolaire, universitaire et professionnel d'ânés illustres et s'inspirer de l'exemple qu'ils incarnent, particulièrement dans le domaine des études.

Contact : matthieu.seguela@ifjt.or.jp